

Un ennui très démocratique

« La folie de midi » et « Les sept vies des chats d'Athènes » de Takis Théodoropoulos

MICHEL GRODENT

Un véritable écrivain se double forcément d'un philosophe et d'un sociologue, même si sa conception de la philosophie et de la sociologie ne se plie pas aux règles de ces deux sciences. C'est que dans le meilleur des cas, il cherche, à travers un personnage, à représenter un type idéal, à décrire un symptôme, à faire le portrait d'une génération.

Depuis « Le paysage absolu » traduit en français il y a une dizaine d'années, nous savons que Takis Théodoropoulos traque dans ses livres les ambiguïtés de la réalité grecque, telles que les reflètent des consciences narcissiques et flottantes, condamnées à un état d'insécurité permanente. « Le paysage absolu » mettait en scène un peintre idéaliste, mais acquiné aux pires réactionnaires, un chercheur de lumière sous la chape de plomb de la dictature des Colonels.

Puis vint « La chute de Narcisse », nouveau portrait d'un ambigu, ex-homme de gauche reconverti dans le blanchiment de l'argent sale, pauvre molécule dans la fureur universelle, selon ses propres termes, lourds d'ironie.

Entre les deux ouvrages, il y avait une continuité évidente, revendiquée par l'auteur. Dans les deux cas, nous confiait Théodoropoulos, je suis le mouvement d'une conscience orpheline, mouvante, hybride, privée d'attaches avec le réel.

«... la conscience qui croit avoir le droit pour elle en toute occasion...»

Avec « La folie de midi », on franchit une nouvelle étape dans le traitement du narcissisme contemporain. Un narcissisme qui, paradoxalement ou logiquement, suppose une dose élevée de haine de soi (à force de se regarder, on finit par se détester, c'est bien connu !). Le narrateur n'est autre que l'âme (on pourrait tout aussi bien dire le fantôme ou le double) du personnage après son suicide, une âme impitoyable qui plane au-dessus d'un corps en décomposition.

Un homme, les yeux fixés sur son propre cadavre, règle cyniquement ses comptes avec lui-même et avec son pays « européanisé » pour le meilleur et pour le pire.

La métaphore est on ne peut plus parlante. Si l'on ajoute que cet homme enrichi par les spéculations professait jadis des sympathies prolétariennes et que son épouse, qui fut tout aussi gauchiste que lui, ne rêve plus que d'accouplements masochistes, on peut penser que l'écrivain continue sur sa lancée, en campant un Dorian Gray up-to-date, au temps de la démocratie triom-



Et si tous les chats errants étaient autant de réincarnations des philosophes anciens ! C'est l'éventualité qu'envisage Théodoropoulos dans « Les sept vies des chats d'Athènes ». Photo Isopress.

phante et de son corollaire, la libération sexuelle.

Au fond, l'antihéros de « La folie de midi », c'est la figure de « La chute de Narcisse », quand elle cesse de se croire innocente. Si l'ancien révolutionnaire, l'ardent résistant au fascisme, s'en est pris à lui-même, c'est qu'il s'irritait de ses propres mensonges. Il a voulu, dit-il, en finir avec l'ennui dont ce gars-là (c'est-à-dire lui-même) accablait sa vie depuis tant d'années.

Mais l'ennui contemporain n'a plus rien à voir avec le spleen

romantique. C'est désormais l'ennui de l'innocence, affirme le narrateur. Celui de la conscience qui croit avoir le droit pour elle en toute occasion. Celui d'une vie qui ne rime à rien ni à personne. Un ennui parfaitement démocratique.

On l'aura compris : la conscience narcissique devient franchement négative, l'homme unidimensionnel a soif de sang et s'il se suicide, ô troublante ironie, c'est pour se sentir vivre !

Je me demande, s'il revenait parmi nous toute honte bue, ce

que penserait d'un tel livre Pierre Drieu La Rochelle, l'auteur de « Feu follet ».

Mais Takis Théodoropoulos n'est pas seulement le peintre sarcastique de l'infantilisme ordinaire, celle qui guette les quinquagénaires revenus de tout. La satire chez lui peut prendre d'autres formes, moins tragiques, ou plus tragicomiques. En même temps que « La folie de midi » sort en traduction française un récit plus léger : « Les sept vies des chats d'Athènes ».

Théodoropoulos imagine que

les chats de gouttière qui peuplent les rues d'Athènes sont en réalité des réincarnations des philosophes antiques et qu'une ASBL aut baptisée « Cercle des sept-âmes » (car il est bien connu en Grèce que les chats ont sept âmes) s'est donné pour but de les protéger contre la volonté exterminatrice de l'Etat, soucieux de purifier la capitale à la veille des Olympiades de 2004

«... la Grèce serait en train de faire la chasse à ce qui reste en elle d'Antiquité...»

Comme j'ai l'esprit mal tourné, j'aurais tendance à lire le récit comme une métaphore : par souci d'efficacité olympique (par volonté de s'américaniser au plus vite), la Grèce contemporaine serait en train de faire la chasse à ce qui reste en elle de véritable et de vénérable Antiquité.

En tout état de cause, le romancier nous offre en finale – de Bias de Priène à Xénophon – un amusant « répertoire des philosophes » qui est, on l'aura compris, un répertoire des chats. Voilà un récit qui ne manque ni de griffes ni de coups de patte. •

Takis Théodoropoulos, « La folie de midi », Métropolis, 128 pp., 19,90 euros.

« Les sept vies des chats d'Athènes », Sabine Wespieser éditeur, dessins de Gianni Burattini, 162 pp., 18 euros. Ces deux ouvrages sont traduits par Gilles Decorvet.

Relire « La caisse » d'Arís Alexandrou

En produisant des récits qu'il s'emploie à rendre politiquement incorrects, Takis Théodoropoulos s'efforce, de son propre aveu, de nous dire quelque chose de la paranoïa néo-hellénique. Il est vrai qu'en Grèce, sous l'œil méfiant des étrangers, l'obsession de l'Antiquité classique (nous sommes les descendants de Périclès) s'est souvent compliquée d'un désir furieux de s'affirmer contre elle.

Mais d'autres complications avaient surgi aux lendemains de la guerre civile, lorsqu'il s'était agi, du côté des vaincus, de digérer les errements d'une gauche communiste, prisonnière de ses dogmatismes. Digestion difficile, voire insupportable. Il aura fallu attendre un quart de siècle pour voir paraître, sous forme de roman kaf-

kaien, une description impitoyable de la servitude volontaire au temps du stalinisme.

En 1974, « La caisse » d'Arís Alexandrou (par ailleurs grand traducteur en grec de Dostoïevski) avait, c'est peu dire, secoué les consciences progressistes. Comme si la chute des Colonels entraînait l'effondrement de toutes les idéologies totalitaires, quelle qu'en fût la couleur. La republication de « La caisse » en traduction française permet de donner une seconde chance à un livre qui, à Paris, n'avait pas reçu l'accueil auquel il avait droit.

Rappelons que l'ouvrage à haute teneur symbolique est constitué d'une suite de comptines rendus adressés au « Camarade Juge d'instruction » par l'unique survivant d'un commando de la mort. Au-delà de

la critique politique, toujours d'actualité malgré le reflux du totalitarisme, « La caisse » peut se lire comme une allégorie de la condition humaine.

Au demeurant, c'est à cette lecture que nous invite Gilles Ortlieb qui préface l'heureuse réédition du chef-d'œuvre d'Alexandrou. Où qu'il se trouve, l'être humain est voué à convoquer le vide, à supporter un manque, à feindre de croire qu'il peut remplir un espace blanc avec des mots inutiles.

Désormais connue en France pour son grand roman intitulé « Le crépuscule des loups », Zyranna Zeteli s'est également illustrée dans l'écriture de nouvelles vénéneuses et sensuelles où, sous le regard de la narratrice, le fantastique naît spontanément du quotidien. Les lecteurs qui n'ont pas perdu le chemin

de l'enfance savoureront en connaisseurs les récits qui composent « La fiancée de l'an passé ».

Zyranna est bien cette inquiétante magicienne dont parle son traducteur, Michel Volkovitch : elle sait l'art et la manière de ressusciter les morts. A conseiller aux lecteurs qui ne répugnent pas à fréquenter les maisons hantées et pensent que les chats sont bien plus humains que les humains. •

M.G.

Arís Alexandrou, « La caisse », traduit du grec par Colette Lust, Le Passeur, 384 p., 22 euros. Zyranna Zeteli, « La fiancée de l'an passé », tr. du grec par M. Volkovitch, Le Passeur, 192 p., 15 euros.